

+5

+4

+3

+2

+1

-1

-2

-3

-4

-5

mètres

RENCONTRES À FLEUR D'EAU

Pour admirer les hôtes emblématiques des océans, rien ne sert de plonger dans les profondeurs. Sans jamais descendre à plus de 5 mètres, le photographe **JOE BUNNI** a pu approcher des cachalots, des raies ou des ours blancs. Non sans quelques frayeurs...

UN BAIN DANGEREUX
Intriguée par son reflet dans la lentille de l'appareil photo, cette femelle s'approche sans crainte à quelques centimètres de Joe Bunni. Un moment de grâce après trois jours à chercher les ours polaires le long des côtes du Grand Nord canadien.

Photos : Joe Bunni

VOL DIABOLIQUE.
Les raies mobula, proches cousines des raies manta, sont aussi appelées «diables des mers» en raison de leurs deux cornes. Lors de la période de reproduction, les mâles, malgré leurs 250 kilos, bondissent au-dessus de l'eau et planent sur plusieurs mètres.

“



Le ballet des raies géantes

Au large de l'archipel des Açores, non loin de l'île de Pico, le site de Princess Alice sert de lieu de rassemblement aux raies mobula. Ces dernières y affluent par centaines pour se faire enlever leurs parasites par des nuées de petits poissons nettoyeurs – invisibles sur cette photo, ils ne doivent pas être confondus avec les rémoras, qui s'accrochent au flanc des raies pour profiter du voyage. Il y avait énormément de courant ce jour-là, ce qui rendait difficile le cadrage. D'autant que je ne voulais pas réaliser de portraits mais des photos de groupe. Au milieu de la quarantaine de raies qui tournoyaient autour de moi pour se faire débarbouiller, j'ai fini par en apercevoir quatre qui avançaient dans le même axe. On aurait dit un escadron de chasse ! Leur ballet était aussi gracieux que lent, et j'ai eu le temps de profiter du spectacle. Pendant toute la scène, j'avais en tête l'une des séquences du film de Luc Besson, *Atlantis*, où la chorégraphie des raies manta est accompagnée d'un air d'opéra de Bellini chanté par la Callas. ■

”

GRAND LARGE

5 mètres

“



Le béluga qui me souriait

Je descendais le canal de la mer Blanche, qui relie la Baltique à l'océan Arctique, lorsque j'ai croisé la route de ce béluga. A ma première plongée, il est directement venu vers moi, et, sans s'embarrasser des présentations, il m'a attrapé le talon puis la cheville avec sa gueule. Je dois reconnaître que j'ai un peu paniqué. En essayant de sauver ma jambe, ma combinaison s'est déchirée contre ses dents, et je suis remonté à toute vitesse à la surface. Le lendemain, quelle surprise ! J'étais à peine entré dans l'eau que le petit farceur fonçait à nouveau droit sur moi, me subtilisait une de mes palmes et l'envoyait valser dans les profondeurs, m'obligeant à descendre à 15 mètres sous la surface pour la récupérer. Notre troisième rencontre s'est mieux passée. J'avais sécurisé l'appareil photo avec un mousqueton, et j'ai pu, avec ma main libre, lui caresser la tête. Il m'a laissé faire. Puis il a alors ouvert la bouche, m'a regardé et a décampé. Je me souviendrai longtemps de son «sourire» énigmatique. ■

”

SOUS LA GLACE

1 mètre

BIEN PEU FAROUCHE
Pour s'ouvrir un chemin au milieu des glaces, le béluga utilise son puissant sonar, l'un des plus performants de tous les cétacés. Très sociable avec ses congénères, il se laisse aussi facilement approcher par les plongeurs et les kayakistes.

“



La famille des «lèvres douces»

J'ai dû faire preuve de patience pour réaliser ce portrait de groupe, lors d'une plongée dans l'archipel indonésien des Raja Ampat. Les gaterins à rubans, qu'on surnomme aussi «*sweet lips*» («lèvres douces») en raison de leur bouche proéminente, constituent une espèce très craintive. Dès qu'ils sentent l'agitation, ils se dispersent puis se cachent dans le corail. La difficulté était donc, pour moi, de faire peu de bulles et de m'approcher doucement afin qu'ils restent ensemble, puis de me fondre dans leur masse, comme si j'étais l'un d'entre eux. Un trou a fini par se former dans lequel je me suis glissé pour fixer leurs grands yeux curieux. J'ai ensuite passé presque 20 minutes à les shooter pour réussir le cliché parfait : il y avait toujours un capricieux qui refusait de me regarder ou qui se tournait dans la mauvaise direction ! Ce genre de photographies nécessite l'utilisation d'un flash car les couleurs s'estompent au fur et à mesure que la profondeur augmente. A 5 mètres de profondeur, le rouge n'est déjà plus visible. ■

”

RÉCIFS CORALLIENS

5 mètres

UN GROUPE SOLIDAIRE
Ces poissons appartiennent à la famille des «gaterins», qui regroupe plusieurs espèces du genre *Plectorhinchus*. Ceux dits «à rubans» peuplent l'océan Indien. Quand ils sont jeunes, ils arborent des bandes noires, remplacées, à mesure qu'ils vieillissent, par de belles zébrures jaunes.

+5

+4

+3

+2

+1

UN GROS FRILEUX
Pouvant atteindre 1 tonne,
le lamantin passe six à
huit heures par jour à
brouter les herbes aqua-
tiques. Ce menu à faible
rendement énergétique
fait que son métabolisme
est lent et peu résistant
au froid. L'animal ne peut
en effet pas survivre à
une température de l'eau
inférieure à 20 °C.

1 mètre

-2

-3

-4

-5

“



Des lamantins à la piscine

Le parc national de Crystal River, en Floride, recèle plusieurs sources d'eau douce chaude qui sont une bénédiction pour les lamantins. Ces derniers viennent y paître et se faire déparasiter par de petits poissons dans ces réservoirs dont la température se maintient toute l'année à 22 °C. Je suis resté là trois heures, armé d'un masque et d'un tuba, à observer ces étranges mammifères : un moment magique d'autant que j'étais seul à plonger ce jour-là. Ces vaches marines sont des animaux très calmes et doux, inoffensifs, qui se laissent aisément approcher et caresser. J'ai eu la chance de pouvoir en photographier plusieurs cette fois-ci, car l'eau n'était pas boueuse. Je suis retourné plonger à Crystal River durant l'hiver 2014, une période qui fut particulièrement froide aux Etats-Unis. Tous les lamantins s'étaient réfugiés dans les sources pour trouver un peu de chaleur. C'était incroyable, une trentaine d'entre eux tournait autour de moi... Malheureusement, il y avait trop de sable en suspension pour immortaliser ce moment. ■

”

SOURCES CHAUDES

+5
+4
+3
+2
+1
0
-1
-2
-3
-4
-5

+ 1 mètre

“



Dans l'œil noir de l'alligator

Pour parvenir à réaliser des photos de près avec les alligators du parc national des Everglades (Floride), il a fallu une longue préparation. Dès que nous nous approchions des reptiles, ceux-ci s'enfuyaient. Un jour, j'ai aperçu cette femelle de 3,50 mètres qui se prélassait sur la berge, entourée par les palétuviers. Depuis le pont du bateau, le corps penché vers l'avant, j'ai commencé par la mitrailler avec mon appareil. Et lorsqu'elle s'est mise à l'eau... je l'ai suivie ! Un alligator n'attaquant jamais devant lui, mais toujours sur le côté, j'ai fait bien attention de me tenir juste en face de ses yeux. Je pouvais admirer tous les détails de son cuir gris et luisant. C'était très étonnant : loin d'être rêche comme on pourrait imaginer la peau d'un crocodile, la sienne était soyeuse, tel du satin. L'animal s'est approché si près que son museau a percuté l'objectif. Il a alors disparu sous l'eau, et j'ai pris conscience du danger à ce moment-là. Enlisé dans la boue, j'ai demandé au cameraman de me soulever par les aisselles pour me remonter dans la barque. ■

”

MANGROVE

UNE PEAU PRÉCIEUSE
Cousin du crocodile dont il se distingue par un museau plus large, l'alligator ne se rencontre à l'état sauvage qu'aux États-Unis, au Mexique et en Chine. En Floride, où vit en liberté un million d'individus, il est aussi élevé dans des fermes pour sa peau, prisée des maroquiniers.

+5
+4
+3
+2
+1
-1
-3
-4
-5

2 mètres

SUPER PLONGEUR
Le grand cachalot est le plus imposant carnivore du monde – le mâle peut atteindre les 20 mètres de long. C'est aussi le mammifère le plus doué en apnée, puisqu'il peut plonger jusqu'à 3 000 mètres de profondeur.

“



Le cachalot acrobate

Mon tête à tête avec ce grand cachalot restera l'un de mes plus beaux souvenirs de plongée. Et aussi l'un des plus... odorants. Ce colosse a surgi de nulle part alors que je plongeais au large des Açores. Il m'a foncé dessus en me bombardant des cliquetis de son sonar. Mais impossible de prendre la moindre photo car l'eau s'était troublée d'un voile brunâtre. Après s'être éloigné, le cachalot est revenu 20 minutes plus tard, alors que l'océan s'était éclairci. Il a alors enchaîné les figures acrobatiques comme s'il voulait jouer avec moi : il se dressait à la verticale, sa tête sortant de l'eau comme une bouteille, ouvrait la gueule pour montrer ses dents, ou faisait la planche, nageant sur le dos (comme sur cette photo). Le spectacle a duré trois heures. Plus tard, lorsque je suis arrivé au port, tout le monde s'est bouché le nez, comme pour me signifier que je sentais mauvais. J'ai alors compris l'origine du mystérieux nuage marron : l'espiègle cachalot s'était laissé aller autour de moi... Il semblerait que les cétacés fassent ce genre de choses lorsqu'ils sont détendus ! ■

”

GRAND LARGE

Canada, août 2009. Cela fait trois jours que Joe Bunni écume les côtes de Repulse Bay, au nord du pays. Il espère y photographier au moins l'un des quelque 1 000 ours polaires peuplant la région du Nunavut. Alors qu'il s'apprête à rentrer une nouvelle fois bredouille, l'un de ces géants blancs surgit soudain, nageant à quelques encablures de son embarcation. Le photographe le suit, doucement. Il mitraille de son appareil cette belle femelle de 320 kilos qui sursaute, effrayée par le bruit du déclencheur. Joe attend que l'animal se calme. Puis, équipé d'une simple combinaison, d'un masque et de palmes, il se glisse dans les eaux glaciales, à quelques mètres de l'animal. «Si ça tourne mal, tire la corde avec laquelle je suis attaché au bateau», lance-t-il à son skipper. Mais l'ourse n'est pas d'humeur agressive et s'approche gentiment. Attirée par son propre reflet dans l'objectif, elle finit même par poser son museau sur l'appareil. Fasciné, au comble de l'excitation, Joe Bunni continue à shooter le prédateur qui tourne désormais autour de lui. Mais ce dernier, constatant que ce qu'il aperçoit dans la lentille de l'appareil n'est en réalité pas l'un de ses semblables, finit par se lasser et rebrousse chemin.

Cet inoubliable face-à-face est immortalisé par une photo étonnante. Le corps immergé, la tête dépassant des vagues, l'ourse projette son imposante patte avant comme si elle voulait toucher l'appareil qu'elle fixe de ses yeux à la fois inquiets et intrigués. Un cliché qui a valu à son auteur d'être sacré, à 60 ans, «*Wildlife Photographer*» de l'année 2011, prestigieuse distinction décernée par le Musée d'histoire naturelle de Londres. Ce portrait d'ourse est l'une des images de l'impressionnante série que le photographe anglo-libanais a réalisée de 2007 à 2011 lors de ses rencontres avec la faune marine, entre la surface et 5 mètres de profondeur. Une idée qui lui est venue en 2007, après avoir assisté au baptême en mer de bébés phoques près des îles de la Madeleine, dans le golfe du Saint-Laurent, au Canada. «Cela m'a fait réaliser qu'il n'était pas nécessaire de plonger profond pour profiter des merveilles du monde marin. J'ai eu envie de montrer au grand public ce que lui aussi peut voir, avec seulement un tuba, de la patience et... un peu de chance.»

Joe Bunni a un profil atypique. Passionné par la photographie depuis que son père lui a offert son premier argentique à 9 ans, il exerce pourtant un tout autre métier : la chirurgie dentaire ! Son cabinet a d'ailleurs été sa première galerie : il y expose quelques-uns de ses 20 000 clichés sur des écrans

de télé installés au plafond. Tout en recevant leurs soins, allongés sur le fauteuil de dentiste, ses patients n'ont ainsi qu'à lever les yeux pour plonger dans le grand bleu. Ce sont du reste eux, ses «premiers fans», qui l'ont encouragé à faire connaître son travail. Son premier ouvrage, *Impressionniste de l'océan*, réalisé avec l'ethnologue Dominique Le Tirant, a ainsi été publié en 2007 à 6 000 exemplaires.

Entre deux consultations, il trie l'abondante moisson de clichés ramenés de ses périples

Ce mordu de plongée exerce la photographie sous-marine sur ses temps de loisirs, finançant lui-même son matériel et ses voyages. Chaque année, pendant ses cinq semaines de congés, il emmène sa femme et ses enfants pour plonger dans les plus beaux spots du monde, choisissant le lieu en fonction des espèces qu'il cherche à observer. C'est ensuite à son cabinet, à l'heure du déjeuner ou entre deux consultations, qu'il trie et traite l'abondante moisson de photographies ramenées de ses pérégrinations. Pour tenir ce rythme, le médecin s'impose une hygiène de vie stricte : «Beaucoup de sport et un seul repas par jour.»

Depuis une quinzaine d'années, son goût pour les paysages marins s'est doublé d'une prise de conscience écologique. Voir cet environnement



PRIS AU PIÈGE
Pour attirer ce dragon de Komodo, croisé en Indonésie, le photographe a utilisé un cadavre de chèvre placé sur une pirogue. Bien qu'il se nourrisse essentiellement de charognes, ce reptile préhistorique n'hésite pas à attaquer des cerfs ou des buffles.



Dentiste de métier,
Joe Bunni consacre
son temps libre à
explorer les meilleurs
spots de plongée

se dégrader année après année sous toutes les latitudes a fait naître en lui le besoin de s'engager. «Il y a deux mois encore, j'ai été choqué de constater qu'à Bornéo, en Indonésie, je nageais au milieu de déchets en plastique. Sept ans auparavant, cet endroit était parfaitement propre...» En 2006, le médecin a donc créé, avec l'aide de quelques amis, une association, SOS Océans. Celle-ci informe les plus jeunes sur l'importance de la protection des mers et soutient les associations locales luttant sur le terrain.

C'est aussi pour sensibiliser le grand public sur le sort des espèces marines menacées qu'il a publié, en 2011, son deuxième ouvrage, *Plus ou moins 5 mètres*. Ce livre fleuve – 750 pages – rassemble pas moins de 700 photos tirées de sa série sur la couche d'eau superficielle de nos mers. Car, explique-t-il, «c'est précisément dans cet interstice que l'on mesure les effets les plus insidieux des pollutions et du réchauffement climatique, la surface des océans accueillant la majorité des organismes marins». L'ouvrage, préfacé par le prince de Monaco et parrainé par l'Unesco, a été offert par la présidence française aux chefs d'Etats lors du G20 à Cannes, en 2011. Cette médiatisation soudaine a ouvert des portes à Joe Bunni. Interviews, reportages, ouvrages... Le photographe est à présent sollicité de toutes parts. Il vient d'ailleurs d'achever un cycle documentaire qui sera diffusé à la rentrée 2015 sur Arte. Cette série de reportages, qui a nécessité 200 jours de tournage en deux ans dans une vingtaine de pays, dénonce les effets du réchauffement climatique et propose des solutions pour sauvegarder les littoraux.

Certes, la double vie de dentiste-photographe sous-marin n'est pas de tout repos. Mais Joe Bunni ne se lasse pas de conter ses rencontres les plus impressionnantes avec les habitants de l'océan. Des «moments de grâce» qui lui ont valu parfois quelques frayeurs. L'année suivant son tête à tête avec la belle ourse, dont la photo a fait depuis le tour du monde, le photographe est retourné à Repulse Bay dans le but d'y faire d'autres clichés. Un ours polaire s'est à nouveau approché de lui, alors qu'il était à l'eau, et cette fois-ci, les choses ont failli mal tourner. «L'animal s'est pris dans des cordages accrochés à l'embarcation. Il s'est énervé, et a donné un coup de patte qui m'a manqué de 20 centimètres, lacérant la coque.» Risqué... mais Joe Bunni ne peut se passer de ces montées d'adrénaline. Et même si chaque exploration demande un gros travail préparatoire il pense déjà au prochain départ. Son rêve ? Parvenir à photographier un animal qu'il n'a jamais réussi à approcher, son Moby Dick à lui, le narval.

FRÉDÉRIQUE JOSSE